Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

226-227 | Avril-Septembre 2004
Afriques

Aire protégée et construction de territoire en patrimoine : l'exemple de l'île de Karey Kopto (Niger)

Boureima Amadou

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/521>

DOI : 10.4000/com.521

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2004

Pagination : 155-174

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Boureima Amadou, « Aire protégée et construction de territoire en patrimoine : l'exemple de l'île de Karey Kopto (Niger) », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 226-227 | Avril-Septembre 2004, mis en ligne le 13 février 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/521> ; DOI : 10.4000/com.521

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

Aire protégée et construction de territoire en patrimoine : l'exemple de l'île de Karey Kopto (Niger)

Boureima Amadou

- 1 La création des parcs nationaux en Afrique de l'Ouest a été initiée au cours de la période coloniale. La nécessité de conserver la diversité biologique et animale sur des espaces peu ou pas entamés a présidé à cette initiative. Bien justifiés au départ et soutenus par une législation rigoureuse, les parcs nationaux ont du mal à s'adapter au contexte actuel de raréfaction des ressources naturelles, d'accroissement démographique et de sureffectif du bétail.
- 2 Au Niger, le Parc du « W » est la seule réserve de biosphère mise en place à l'époque coloniale et constitue en ce sens un réservoir exceptionnel de biodiversité¹. Il s'étale sur trois pays (Bénin, Burkina Faso et Niger) et, malgré l'évolution de son statut et son caractère symbolique national, il a du mal à transcender le temps tant les besoins des populations sont multiples et n'épousent pas souvent l'image qu'elles se font d'un patrimoine national (héritage à conserver et à transmettre aux générations futures). Il faut aussi souligner la faiblesse des traditions de conservation de la biodiversité dans cette région. L'apparition d'une aire protégée ne peut être perçue que sous la forme d'une soustraction à leur territoire ou d'une entrave au développement de leurs activités principales (agriculture et élevage) basées essentiellement sur un système extensif.
- 3 Le village de Karey Kopto présente un champ d'étude nous permettant d'analyser le comportement des populations à la périphérie de ce parc. L'île de Karey Kopto, à la périphérie du Parc du « W », naguère espace identitaire, de production et de cultes, a été expropriée et intégrée comme zone tampon au parc. Jusqu'au début des années 1990, l'accès à l'île a été toléré et les pratiques ancestrales respectées. L'application rigoureuse de la législation à partir de 1995 a vu le déguerpissement de la population de l'île. Une forte revendication des populations autochtones s'en est suivie, basée sur le discours et les pratiques.

- 4 Dans cette réflexion nous abordons dans un premier temps l'implantation et l'évolution historique du village avec les différentes formes de gestion locale. Nous étudions ensuite la dynamique d'exploitation du terroir notamment les pratiques au niveau de l'île. Dans un troisième temps nous abordons enfin les conflits d'acteurs à la périphérie du Parc.
- 5 Le village de Karey Kopto est situé sur la rive gauche du fleuve dans un relief encaissé des méandres du Niger, à environ 180 km au sud de Niamey dans l'arrondissement de Birni. Il fait face au Parc National du « W » situé sur la rive droite.
- 6 Le premier emplacement du village (sur le plateau) a dû être abandonné à cause de problèmes d'eau. L'habitat actuel du village, sur la bordure du fleuve, s'organise en fonction des activités des différents groupes y résidant. Ainsi, nous avons le noyau central ou village mère au sein duquel se retrouvent la chefferie et les différentes institutions locales ainsi que les services déconcentrés de l'État. Dispersés autour du noyau central, nous avons les hameaux de pêcheurs (tounga) le long du fleuve et ceux des Peuls (ga) disséminés sur le plateau.
- 7 Selon des informations recueillies auprès du chef de village et d'autres personnes ressources, le village a été créé il y a plus deux siècles par un nommé Nassiri, Songhay originaire de Tondibi au Mali. Celui-ci était issu d'une famille de quatre garçons dont l'aîné Daoudou s'est installé à Gawaye (Niamey) ; le second, Gani, à Bitchiné qui deviendra plus tard Brigambu ; le troisième, Alfa, à Gaya. Ces quatre frères auraient donc pris des positions stratégiques sur le fleuve contrôlant ainsi l'espace de Niamey à Gaya. Leurs descendants sont actuellement consultés pour toutes les actions touchant cette partie du fleuve.
- 8 Ces frères étaient donc, à l'origine, des grands maîtres des eaux et pratiquaient à leur arrivée la chasse aux hippopotames, aux lamantins et surtout aux crocodiles qui étaient alors très abondants en ce lieu. Les produits de la chasse et de la pêche étaient préférentiellement vendus au Bénin (Dendi), notamment aux chefs coutumiers (lamantin). En contrepartie, ils recevaient des pagnes, de l'argent ou d'autres produits de décoration.
- 9 Ces maîtres des eaux se sont reconvertis à l'agriculture suite à la raréfaction des ressources halieutiques, ainsi qu'aux mesures de restriction concernant l'accès à certaines parties du fleuve qui sont aujourd'hui classées dans le Parc.
- 10 Après l'installation des Songhay pêcheurs, sont venus les Zarma du Boboye, du Zigui et de Dosso dans l'environnement relativement proche de Karey Kopto. Les Haoussa, Dendi et Gourmadé sont surtout arrivés après la sécheresse de 1973. Certains de ces groupes viennent du Bénin (Karimama). Les Haoussa, venus il y a une trentaine d'années, se sont installés dans le hameau de Tounga Djounga avec une minorité de Zarma. Ces groupes pratiquent surtout la pêche.
- 11 La sécheresse de 1973 a vu également l'installation d'éleveurs peuls dans le village de Karey Kopto. Il faut toutefois noter que Karey Kopto se situe sur l'axe de transhumance de certains éleveurs peuls en direction du Bénin. De fait, certains de ces groupes peuls fréquentaient déjà cette zone dans le cadre de leur mobilité. à partir de 1973, une centaine de familles, venues pour la plupart du Boboye et du Fakara (villages de Fabidji, Garbou, Bassi, Kantchioga...) vont s'installer définitivement sur le plateau de Karey Kopto en la faveur, semble-t-il, de l'éradication de la mouche gnafa. D'autres groupes en provenance des régions de Say et Kollo sont venus les rejoindre. Les champs, libérés des cultures, et l'île vont désormais constituer les principaux lieux de pâture. Les hameaux

peuls vont se multiplier sur le plateau abandonné par les autochtones, ceux-ci étant surtout focalisés sur la pêche et l'exploitation agricole de l'île. Les éleveurs peuls vont également défricher des champs, ce qui va naturellement accentuer la pression sur cet espace.

- 12 Le chef de village, Maigari, représente l'autorité légitime. Il préside aux décisions politiques et foncières. L'accession au titre de Maigari est héréditaire et élective dans la descendance de la famille des premiers occupants. Elle se fait sur la base du pouvoir gérontocratique du clan Nassiri. Le pouvoir du chef de village s'étend ainsi sur tout le terroir villageois de Karey Kopto composé de plus d'une dizaine de hameaux de pêche, de culture et de pâture, notamment les campements peuls.
- 13 Dans sa forme actuelle, l'autorité traditionnelle n'est guère différente de celles des autres chefferies villageoises du Niger. Le Maigari incarne l'autorité coutumière et, à ce titre, gère les terres du terroir et arbitre les différents conflits au sein de sa communauté. Il demeure cependant que le chef de Karey Kopto incarne d'autres pouvoirs, notamment mystiques, en communion avec la nature, ce qui le distingue fortement de la plupart des chefs de village. Ces pouvoirs, notamment ceux de protection de la cité, émaneraient naturellement de sa descendance directe des fondateurs du village, descendants eux-mêmes du grand génie des eaux, les Zins². Le Maigari a donc le pouvoir de se mettre en communion avec les Zins et les génies propriétaires invisibles de l'île et protecteurs du village.
- 14 À travers des institutions comme celle des Harikoyes et celles des Zimey, le Maigari reste en contact permanent avec ce monde invisible. Il prend les dispositions pour répondre au moment opportun aux sollicitations des protecteurs de son village.
- 15 L'institution des Harikoyes (les maîtres des eaux) représente le cercle des initiés par l'intermédiaire desquels le génie des eaux adresse ses messages à la population. Elle est très présente dans le village de Karey Kopto. Le lien surnaturel est fortement véhiculé entre la genèse du village et le maître des eaux. Celui-ci donne une certaine autorité à cette institution. Naturellement à sa tête se trouve un neveu du chef du village, descendant lui-même du clan Nassiri.
- 16 Le Harikoye s'occupe de la gestion des eaux et mares, des lieux de culte se trouvant dans le terroir villageois de Karey Kopto. Il procède également, si besoin est, à des sacrifices périodiques. Les lieux de culte utilisés par le Harikoye sont nombreux dans le village, la plupart étant localisés sur l'île mais également au niveau de certaines mares temporaires. Un de ces lieux se trouve tout près de la maison du chef de cette institution. Les lieux de culte, de nos jours, sont symbolisés par la présence d'un objet naturel en l'occurrence un arbre, une termitière, un point d'eau, une pierre... Le Harikoye joue encore un rôle de premier plan dans le cadre de l'affermissement des rapports privilégiés qui lient les populations de Karey Kopto aux propriétaires invisibles de l'île.
- 17 L'institution des Harikoyes se compose de cinq membres dénommés : l'hinkaina : le chef de l'institution ; le yerima qui est l'adjoint au chef ; le sorko qui est le pêcheur au pouvoir mystique ; le gassoukari qui est le joueur de tam-tam ; et enfin le goguekari qui joue du violon.
- 18 La présence de tous les membres est dispensable lors des pratiques rituelles. Le Maigari nous a affirmé être très proche de cette institution qui, semble-t-il, préside aux grandes décisions villageoises.

- 19 Le Zima est considéré comme un prêtre guérisseur, et est l'allié des génies. Or l'automédication dans ce village semble être le premier recours des populations. En effet, les remèdes traditionnels à base de plantes et d'arbres connus de certains membres de la famille (grand-mère, mère, tante, etc.) constituent l'essentiel des premiers soins. Le recours aux spécialistes se fait dès que le mal persiste ou prend des formes alarmantes. Dans ce cas, le Zima, prêtre guérisseur, ou toute autre personne indiquée selon que l'on perçoit le mal comme naturel ou commandité par une force surnaturelle, est aussitôt sollicité.
- 20 L'institution des Zimey dispose de ce fait de savoirs magiques, enseignés par les génies, qui leur permettent de trouver des remèdes aux différents maux des populations et de tout le village. Ces savoirs magiques sont complétés par la connaissance des effets des plantes, des arbres et de leurs composantes (feuilles, racines, écorce) sur l'organisme humain. Cette institution, comme celle des Harikoyes, s'occupe également de la gestion des lieux sacrés et sert d'intermédiaire entre le monde visible et invisible.
- 21 Au besoin, l'institution des Zimey organise des danses de possession. Au cours de ces cérémonies, les maîtres de l'eau font entrer en transe le Zima. Les génies communiquent avec les possédés. Ils préviennent la population de l'imminence de tel ou tel danger et surtout de la façon dont il faut s'y prendre pour l'éviter. Ils leur notifient le lieu, le jour, le moment où il faut faire les sacrifices. Ils peuvent également transmettre ces informations par songe à quelques initiés.
- 22 Un rapport hiérarchique semble exister entre l'institution des Harikoyes et des Zimey. Cette dernière, moins imbue de connaissances surnaturelles, notamment celles liées aux eaux, reçoit des consignes dans le traitement de certaines maladies ou des pratiques rituelles liées aux génies des eaux.
- 23 Il existe une communauté assez importante de Peuls sur le terroir de Karey Kopto³. Ces Peuls passent encore largement pour les spécialistes de l'élevage bovin et des soins vétérinaires que demande le gros bétail, même s'ils sont, à ce double plan, concurrencés par les services vétérinaires modernes et par de nouveaux autodidactes des pratiques pastorales.
- 24 Malgré leur effectif assez important, les éleveurs n'ont pas désigné officiellement un Rouga. L'institution des Rougas, dans son rôle quotidien, défend le pastoralisme dans un milieu fortement agricole. Le Rouga, considéré comme le chef des éleveurs peuls et le Garso, qui le seconde dans la pratique quotidienne de l'élevage, interviennent principalement à deux niveaux : l'appui à l'identification de bons espaces pastoraux et le règlement à l'amiable de conflits entre éleveurs et les autres groupes. Cette absence de Rouga s'explique d'une part, par la méfiance de la chefferie locale et d'autre part, par l'individualisme qui semble caractériser les bergers.
- 25 La chefferie locale verrait, selon les éleveurs, dans la mise en place d'un Rouga un désir des éleveurs de s'implanter définitivement sur des terres, alors que celles-ci sont considérées comme des réserves foncières. La réoccupation de certaines terres par les villageois suite à leur déguerpissement de l'île accroît cette méfiance.
- 26 En outre, de plus en plus souvent, on constate chez les bergers des prises d'initiatives individuelles tendant à anticiper l'action de groupe en matière de conduite de troupeaux : cette nouvelle tendance fragilise l'institution des Rougas.
- 27 Cependant, dans les faits, l'éleveur le plus anciennement installé sur les terres joue le rôle de Rouga sans y être officiellement désigné.

- 28 L'institution des Rougas, à l'inverse des autres institutions, ne se réclame pas d'un pouvoir magique et des savoirs ésotériques. Elle se reconnaît toutefois à travers la valorisation d'un certain nombre de savoirs pastoraux. Il s'agit, entre autres, de la connaissance des puits qui sont bons pour le bétail, de la complémentarité des pâturages en valeur nutritive et du choix des itinéraires de parcours de transhumance, notamment ceux intégrant les terres salées.
- 29 Du fait de la situation très précaire de cette communauté dans le terroir de Karey Kopto, l'institution informelle des Rougas est peu fonctionnelle.
- 30 Peu avant l'Indépendance du Niger, les autorités coloniales de l'époque avaient jugé utile la mise en défens de la région du W (1954). La création du Parc du W répondait ainsi à un double objectif régional et national de conservation de la biodiversité. La fonction de conservation était pleinement affichée sur une superficie d'environ 10 000 km² pour l'ensemble de la région dont 220 000 ha pour le Niger. La présence de plus de 80 % de la biodiversité du Niger dans cette région militait en faveur de cette conservation.
- 31 Il a été ainsi délimité une aire centrale avec une protection « sanctuariste » correspondant au Parc, une zone tampon, vidée de toute occupation humaine et servant d'exutoire à la faune vers la périphérie et les périphéries (proche et lointaine) dans lesquelles une réglementation forestière plus souple avait été ou était mise en place. Jusqu'au début des années 1970, la faible densité d'occupation humaine de la zone et la relative sécurité alimentaire des hommes et du bétail autorisaient ce schéma classique de conservation des aires protégées.
- 32 La patrimonialisation du Parc du W va s'illustrer à travers ses différents statuts : site de la Convention Ramsar, site du Patrimoine mondial de l'UNESCO, Réserve de biosphère. Ceux-ci tiennent cependant peu compte des souhaits des populations riveraines. Ces dernières, en fonction de leurs activités, considèrent le Parc comme un obstacle.
- 33 Ainsi pour les éleveurs, le Parc demeure incontestablement, dans un contexte de raréfaction des ressources naturelles, un frein à leur mobilité : en effet, le Parc et sa périphérie proche renferment au cours d'une période de l'année (de mars à juin) l'essentiel des ressources fourragères nutritives du bétail. Une forte demande d'accès à ces ressources s'observe à travers le nombreux bétail cernant le Parc vers la fin de la saison sèche. Les incursions dans le Parc sont souvent fréquentes, donnant lieu à de nombreux procès verbaux et amendes. Un plan d'aménagement concerté du Parc et de sa périphérie permettrait la survie du pastoralisme dans cette région.
- 34 Suite aux sécheresses de 1973 et 1984, on a assisté à une migration méridienne des populations de l'ouest du Niger. Ce déplacement massif de population porta en particulier sur la périphérie du Parc dont une partie (70 000 ha) fut déclassée à cet effet en 1976. Dès lors une exploitation agricole et pastorale (présence de fermes) s'est organisée dans cette zone et par conséquent une pression humaine de plus en plus forte s'est installée. La réglementation sur la non-extension des espaces concédés n'a pas été respectée et les éleveurs transhumants, utilisant traditionnellement cette zone, ont été repoussés plus au sud, dans le Parc.
- 35 La représentation de l'espace est essentielle parce qu'elle permet de comprendre la gestion de l'environnement dans les villages et le mode d'occupation de l'espace ; elle permet également d'appréhender les rapports que les populations entretiennent avec leur milieu physique et donc entre elles. De manière globale, la population distingue la brousse (saaji, ganji) de l'espace habité (kwara). Sur le plan topographique, les

populations reconnaissent également des unités comme le fakara (plateau) et le ganda (plaine) dans le cas spécifique de Karey Kopto.

- 36 À Karey Kopto, la brousse était un endroit non habité de façon permanente et une pourvoyeuse de biens. Elle alimentait les populations en gibier, en produits de cueillette et permettait le pâturage et le défrichement de terres pour les cultures. De nos jours, la brousse ne joue plus ce rôle. Cela s'explique par l'amenuisement des ressources naturelles (rareté de la faune, des espèces végétales et des terres en friches) mais aussi par les règles modernes d'accès et de gestion de ces ressources. Il en découle donc un décalage important entre la perception et les fonctions réelles de la brousse.
- 37 Sur le plan de la perception topographique de l'espace, la population distingue le fakara, représentant le vaste plateau de la bordure ouest du Dallol Bosso et le ganda situé entre le plateau et la vallée du fleuve. Ce ganda, vaste glacis, inclut également la terrasse du fleuve qui est appelée fadama.
- 38 Le fakara est situé à l'est de Karey Kopto et occupe un vaste espace. C'est actuellement la zone de prédilection des éleveurs peuls. Ces derniers, sédentarisés, ont parsemé le plateau de champs de petites superficies comparativement aux autres groupes ethniques. Le fakara demeure encore une zone de brousse où s'opèrent des prélèvements de produits naturels divers malgré la présence de plus en plus importante de champs des autres villageois. Plusieurs espèces végétales sont encore présentes dont des Combretacées (*Combretum glutinosum*, *Combretum nigricans*, *Combretum micranthum*, *Terminalia avicennioides*, *Guiera senegalensis*), des Légumineuses (*Cassia obtusifolia*, *Pterocarpus erinaceus*), des Bombacées (*Adansonia digitata*), des Moracées (*Ficus platyphylla*), des Rubiacées (*Mitragyna inermis*), etc.
- 39 Sur le plan pédologique, le plateau est constitué de sols rouge (tassi kiray) et noir (tassi bi), avec une faible proportion de pierres (kakassia). Ces sols sont généralement assez pauvres et ont besoin régulièrement d'un apport d'éléments nutritifs. Les populations y cultivent du mil tardif et du sorgho généralement près des fourmilières.
- 40 Il correspond à l'espace raccordant le bas du talus au lit mineur du fleuve. Sur le plan morphologique, le ganda regroupe le glacis et la terrasse du fleuve.
- 41 Nous y distinguons le glacis d'épandage sableux qui est constitué de sol noir, assez fertile, sur lequel les populations pratiquent la culture du mil hâtif. Une grande partie de cet espace est occupée par des rôniers : ceux-ci fertilisent les sols. Mais on y trouve également d'autres espèces telles que des *Balanites aegyptiaca*, *Adansonia digitata*, *Borassus Aethiopicum*.
- 42 Quant au glacis alluvionnaire, il correspond à la terrasse ou au lit majeur du fleuve. Cette espèce de bas-fond est appelée localement fadama. Les populations sédentarisées depuis fort longtemps y font exclusivement de l'agriculture. Les sols fertiles sont argilo-limoneux. On y cultive du maïs, du sorgho et du riz (aux abords d'un des bras du fleuve). On assiste à une rotation des cultures de maïs et de sorgho. La culture du maïs n'est possible qu'à cet endroit à cause de la fertilité du sol. Les ligneux sont quasi absents dans ce fadama.
- 43 La cueillette fut la première exploitation alimentaire de l'île. Les racines et surtout les feuilles et les fruits de certaines espèces sont largement consommés par la population. Les espèces suivantes nous ont été citées : *Crataeva religiosa* (lélé), *Gynandropsis gynandra* (houbey), *Maerna angolensis* (kubuforto), *Dispyros mespiliformis* (tokay) et *Combretum*

nigricans (délinya). Tout comme l'alimentation, certains ligneux ont été très sollicités comme bois de service. Il s'agit particulièrement :

- du rônier, *Borassus aethiopium*, appelé mère nourricière. Cet arbre est diversement utilisé par la population. Les fruits sont comestibles. Les racines servent à confectionner des nasses utilisées pour la pêche. Le tronc est utilisé comme bois de construction et les branches pour la fabrication de chaises ;
- du baobab, *konyia*, *Adansonia digitata* : cet arbre légendaire fait également l'objet de multiples usages. C'est pourquoi il est protégé de façon spontanée à l'échelle locale ; en outre, il est traditionnellement vénéré comme arbre sacré. Ses feuilles sont très fréquemment utilisées par les femmes pour la préparation des sauces ;
- du bantan, *Bombax costatum* : ses fibres sont utilisées pour bourrer les oreillers et son bois pour fabriquer des pirogues et des mortiers.

- 44 La colonisation agricole de l'île a été une phase importante. Les sols des bas-fonds ont une grande qualité agronomique. Les premières exploitations agricoles⁴ remonteraient au début des années 1960. Le potentiel agronomique élevé de l'île a entraîné une implantation progressive des populations dans la vallée du fleuve, population qui abandonnait ainsi son premier emplacement sur le plateau.
- 45 La culture la plus pratiquée et la plus rentable est celle de la courge (laptenda). Celle-ci procure des revenus substantiels aux populations. La courge est cultivée sur toute l'étendue de l'île à l'exception des champs de mil et de maïs. Jusqu'à six récoltes par an sont enregistrées avec une production de 50 à 100 000 courges. Les récoltes sont directement destinées à la vente (marchés de Say et Niamey), sans aucune transformation. Elles bénéficient d'une réputation de qualité liée à leur lieu de production.
- 46 Après la courge, vient la production de riz. Également assez importante, elle donne lieu à deux récoltes annuelles. Le mil, céréale de base de la population, est cultivé au centre de l'île et cela pour éviter tout contact avec l'eau. Le maïs et le sorgho sont cultivés de part et d'autre des deux bras du fleuve. Ces cultures se font en rotation, avec une fréquence de un à deux ans. Leur production est significative.
- 47 À partir de 1970, le gouvernement a déclenché une vaste opération de lutte contre la mouche gnafa ou mouche tsé-tsé, vecteur de la maladie du sommeil. La maladie a ainsi été éradiquée sur toute la vallée du fleuve jusqu'à Boumba. Cet assainissement de la zone a naturellement été suivi par la descente des éleveurs.
- 48 L'île accueille aussi des pasteurs grâce à des pâturages de qualité. Les espèces végétales les plus utilisées pour l'alimentation du bétail sont le *Kigelia africana* (kombey), le *Borassus aethiopum* (sabbizé), le *Mitragyna inermis* (kabé) et le *Sterculia setigera* (Tarkunda ko). Le pâturage sur l'île se faisait cependant avec l'autorisation du chef de village et surtout du Harikoye qui, grâce à ses incantations et autres pratiques mystiques, protégeait les animaux de l'attaque des crocodiles lors de la traversée du fleuve.
- 49 Les bergers peuls adoptèrent ainsi un élevage transhumant et en stabulation : le plateau offrait, pendant la période de vaine pâture (octobre-janvier), l'essentiel des résidus de culture et de fourrage notamment le raniéré apprécié des bovins ; et l'île, par la transhumance, offrait ses bourgoutières de février à mai. Les transhumants faisaient des incursions dans le Parc au tout début de la saison humide.
- 50 La quasi-présence du bétail pendant toute l'année dans le village a permis la fertilisation des champs du plateau mais également des parcelles maraîchères de l'île. Les animaux y

demeuraient en pâture pendant des mois jusqu'à ce que les propriétaires des champs demandent aux pasteurs de les en faire partir.

- 51 Enfin la pêche était, naturellement, pratiquée par de nombreux villageois, surtout pendant l'étiage. Les guirlandes de mares qui se forment dans le lit du fleuve et notamment à proximité de l'île constituaient des pièges à poisson inestimables. Après les sécheresses de 1973 et 1984, beaucoup de ces mares se sont tarées et la concurrence avec les parcelles de riz a été de plus en plus forte. L'activité de pêche déclina alors avant même que la population ne soit déguerpie de l'île.
- 52 Les populations ont souvent mal compris l'objectif des aires protégées. Le contexte actuel de raréfaction des ressources naturelles entraîne une pression sur ces ressources par leurs multiples usages et se solde, en milieu sahélien, par une extension des espaces appropriés. L'État, en voulant préserver certaines ressources de manière unilatérale, a créé les conditions d'une incompréhension et par conséquent des réactions négatives de la part des autres acteurs. Le Parc du W n'échappe pas à cette logique et l'incompréhension des populations se manifeste à travers un certain nombre de revendications patrimoniales et de comportements conflictuels.
- 53 Karey Kopto symbolise dans la mythologie songhay et singulièrement celle des habitants de ce village le lieu de naissance de Fara maka, l'ancêtre de tous les pêcheurs sorko. Selon la tradition, Fara maka a été le premier habitant de l'île de Karey Kopto. D'après Jean Rouch (1960), il serait né de l'union entre Nasili Boté (pêcheur sur le Niger au niveau du W) et Maka, femme génie habitant Karey Kopto. Fara maka Boté apprit les techniques de pêche par son père et les arts magiques par sa mère. Pendant très longtemps l'île a été occupée exclusivement par des génies et les Zins.
- 54 La première étape de l'occupation humaine de l'île remonte à la période précoloniale. L'implantation du village a eu lieu au début du XIX^e siècle. À cette époque-là, les fondateurs du village, descendants de Fara maka, avaient conclu une alliance avec les propriétaires invisibles de l'île. Cette alliance garantissait la protection des populations du village, qui, en contrepartie, s'engageaient à faire des sacrifices périodiques. L'île demeurait ainsi le domaine des génies, des esprits, mais la présence humaine était tolérée sous certaines conditions. À cet effet, le jour, le moment, le lieu, la nature du sacrifice étaient choisis par ces génies et transmis aux initiés par songe, au cours de certaines cérémonies mystiques ou encore par d'autres signes inintelligibles pour les non-initiés. Des dispositions étaient aussitôt prises pour respecter scrupuleusement ces consignes.
- 55 Toujours pendant la période précoloniale l'île fut un lieu de refuge. Au cours des guerres dites borbi wangu (guerres ethniques), de nombreux combattants fuyant la guerre, pour une raison ou pour une autre, se firent cacher sur l'île par les populations de Karey Kopto. L'île joua alors le rôle de forteresse imprenable. Il semble que l'île a surtout servi de refuge aux vaincus des combats ayant opposé les Peuls au chef zarma Issa Korombé sur la route de Boumba en août 1890. Ces combats se soldèrent par la mort de Issa Korombé et la déroute de ses alliés. Un siècle plus tard, par la transmission héréditaire des ressources, l'île est aujourd'hui considérée par les villageois de Karey Kopto comme un domaine approprié, un patrimoine collectif. L'intégration de l'île au Parc est perçue comme une soustraction à leur identité, une réduction de leur patrimoine. Ainsi, à travers le discours et les pratiques, plusieurs fonctions de l'île sont-elles magnifiées.

- 56 Certains lieux géographiques précis ont joué un rôle important dans la relation homme/nature dans le terroir de Karey Kopto. Il s'agit ici particulièrement des lieux sacrés suivants : Gambu Arrou, Gambu Waye, Harikoye do, Issa Kaina tondo do, Gamsa Bangu. Ils ont été des sanctuaires d'adoration des divinités. Les pêcheurs font de préférence leur sacrifice sur le Gambu Waye et accessoirement sur le Gambu Arrou. Selon les villageois, c'est à Gambu Arrou que Fara maka venait régulièrement passer la nuit. Il avait pris l'habitude de dîner avec un hippopotame jusqu'au jour où un hippopotame lui résista. L'hippopotame et la pirogue furent alors transformés en pierres. Ces dernières sont actuellement visibles sur le fleuve. Les sacrifices rituels visent essentiellement à la consolidation du pacte d'exploitation des ressources halieutiques et à la fréquentation paisible de l'île. C'est un rite d'allégeance aux divinités protectrices des eaux et garantes de toutes les activités liées à l'eau.
- 57 Deux autres lieux de culte sont cités à travers le discours : il s'agit de Issa Kaina tondo do très fréquenté par les génies et de Gamsa Bangu, le lieu où résident les génies.
- 58 D'après le Maigari, les génies habitants invisibles de l'île les plus sollicités par la population sont : Marou Kiray, Foulambangna, Tchiray, Hamni, Harakoye, Zambarchi et Sy. Le Zin Maimouna, même peu sollicité, assure également la protection des populations contre les eaux.
- 59 B. Roussel (2002) disait que « ce sont plus les pratiques religieuses qui font patrimoine que les objets naturels eux-mêmes ». Dans la revendication patrimoniale de l'île expropriée, les villageois font étalage de leurs pratiques religieuses d'antan au niveau de l'île.
- 60 Il est organisé sur l'île des rites collectifs au cours desquels la communauté villageoise sollicite les génies pour une meilleure protection et une bonne exploitation de ses ressources (activités de pêche et bonne saison de culture). Les animaux sacrifiés sont généralement le coq, la chèvre, le mouton, le taureau de couleur blanche, rouge ou noire en fonction de la préférence des génies. Des rites individuels sont observés également pour les personnes souffrant d'une maladie liée aux génies ou alors par celles qui sollicitent la protection des génies dans leur entreprise.
- 61 L'île de Karey Kopto demeure pour les villageois et particulièrement les tradithérapeutes, le lieu de prélèvement des plantes utilisées dans la pharmacopée traditionnelle. Quelques-unes de ces espèces citées sont, pour les ligneux : le *Ximenia americana* (morey) et le *Parinari curatellifolia* (fono gamsa) dont les racines sont utilisées contre la fièvre, le *Khaya senegalensis* (faré), le *Butyrospermum paradoxum* (boulanga), le *Prosopis africana* (zamtouri), le *Cassia sibiriana* (sinsan) et l'*Acacia holosevicea* (farka hanga) dont les racines sont utilisées contre les maux de ventre et les crises d'hémorroïdes ; et pour les herbacées : l'*Alysicarpus ovalifolius* (gadigi) dont les racines sont utilisées contre le paludisme, l'*Eragrostis tremula* (kulum) et le *Pennisetum pedicellatum* (borboto) dont les racines sont utilisées pour soigner les plaies. Le fonio (firaw), qui pousse spontanément sur l'île ou qui est cultivé, rentre dans la préparation de la potion magique de l'invisibilité.
- 62 Ces espèces végétales spontanées ont de tout temps été utilisées par les guérisseurs traditionnels pour soulager les populations. L'utilisation presque exclusive des racines rend compte du rythme de disparition de certaines espèces, quoique les guérisseurs s'en défendent. Toutefois, certaines espèces végétales, telles que le *Ficus platyphylla* (kobé) et le *Boscia senegalensis* (hassoukoirey), sont très protégées à cause de leur caractère sacré,

étant en effet utilisées pour entretenir les lieux sacrés. Selon les guérisseurs, en cas d'abattage conscient, on risque de devenir fou.

- 63 L'île a été et demeure un lieu de recueillement et d'incantations diverses mais, également, une porte d'entrée dans la réserve de faune (à la recherche d'objets animaux entrant dans le traitement de certaines maladies) pour les institutions des Harikoyes, des Zimey et des guérisseurs traditionnels. Ceux-ci ont utilisé et utilisent les ressources thérapeutiques de l'île pour officier au-delà de leur terroir. Ainsi, il n'est pas rare de voir des malades de la région du Boboye et même de Niamey, distante d'environ 200 km, venir en consultation à Karey Kopto ou des guérisseurs de ce village être sollicités ailleurs.
- 64 Il existe cependant des interdits que les populations doivent scrupuleusement respecter au risque de s'attirer les foudres des habitants invisibles de l'île. Trois interdits majeurs nous ont été cités par le Harikoye : cent aveugles au bord du fleuve, cent enfants non circoncis au bord du fleuve, une lance posée verticalement au bord du fleuve. La symbolique de ces représentations ne nous a toutefois pas été révélée.
- 65 À partir de 1997, le déguerpissement des populations de l'île est devenu effectif. Les fonctions de l'île étaient nombreuses (des pratiques rituelles à une exploitation agropastorale) et assuraient un certain équilibre dans les multiples usages des ressources naturelles. Les agriculteurs, les pêcheurs et les éleveurs puisaient en fonction des saisons et des lieux géographiques l'essentiel des ressources nécessaires à leurs activités. Peu de conflits étaient enregistrés entre les différents acteurs dans ce village, contrairement à l'ensemble de la région du Boboye. Les populations autochtones avaient toujours considéré l'île comme faisant partie de leur patrimoine. Devenue patrimoine national, l'île échappe au patrimoine de ceux qui l'ont érigé et utilisé comme tel. Paradoxe d'une patrimonialisation externe, les villageois de Karey Kopto ont décidé à leur tour de chasser les bergers peuls de leurs terres du plateau. Ceux-ci, n'ayant pas été les premiers occupants, ne peuvent en aucun cas s'approprier ce patrimoine foncier : environ une cinquantaine de familles, sous la pression, ont quitté le plateau, espace occupé depuis une trentaine d'années.
- 66 Quelques-unes se sont contentées de la partie nord-ouest du plateau, pauvre en pâturages et assez éloignée du fleuve. 50 % des terres ainsi dépossédées ont été récupérées par le chef de village. Il lui a été loisible par la suite de les redistribuer à sa famille, à ses proches et à ses alliés. Cette expulsion des pasteurs peuls du plateau a eu deux conséquences majeures : la réactivation de la mobilité des éleveurs avec l'apparition de nouveaux itinéraires de transhumance et l'épuisement des terres de culture.
- 67 La transhumance habituelle (plateau, île et Parc) et la relative fixation des bergers peuls ont été bouleversées par les nouveaux occupants du plateau. Un nouveau schéma se met donc en place avec une forte émigration en direction du Bénin. Des entretiens avec les pasteurs il ressort que plus de trente familles, propriétaires de gros troupeaux, se sont installés au Bénin (aire de pâturage de l'Orba, de Bani Kouara et de Karimama). Seuls les bergers ayant peu de bétail sont restés à Karey Kopto. Ils achètent en saison sèche du fourrage auprès des agriculteurs zarma installés en bordure du fleuve, dans les toungas. Quant à la transhumance, elle s'oriente désormais vers le Bénin, le Togo, le Burkina Faso et le Nigeria.
- 68 La seconde conséquence du déguerpissement des éleveurs peuls demeure la séparation de l'élevage et de l'agriculture. Le plateau, la terrasse du fleuve et l'île bénéficiaient largement de la présence des troupeaux dans le village pendant une bonne partie de

l'année. Cette présence, par le contrat de fumure qu'elle génèrait avait permis de garder une relative fertilité des sols. Après le départ des Peuls, la chute des rendements agricoles a été importante et certains villageois nous ont affirmé être prêts à céder une partie de leurs terres si des éleveurs en font la demande en contrepartie de la fumure.

- 69 De nos jours, avec le classement de l'île en zone tampon du Parc du W, on a assisté à un double abandon de l'île et un éclatement du pastoralisme de la région.
- 70 Dans un premier temps nous avons assisté à un abandon des pratiques thérapeutiques et rituelles. Cet « abandon obligé » des pratiques ancestrales sur l'île s'est répercuté aussi bien sur l'état moral des villageois que sur l'influence mystique ou religieuse du village dans son environnement proche et lointain. Les sacrifices censés protéger le terroir et les villageois ne sont plus possibles car les lieux indiqués sont désormais inaccessibles. De même, la cueillette des plantes thérapeutiques a disparu.
- 71 L'abandon des activités de production dans un second temps rend compte de la faiblesse actuelle des flux d'échanges du village. Une pauvreté relative⁵ consécutive à la réduction du tissu commercial s'observe au niveau des villageois.
- 72 Les nouvelles mobilités imposées aux éleveurs, suite à la réaction en chaîne de l'interdiction d'accès à l'île, sont à risque car longues, éprouvantes et précaires. Ainsi les éleveurs de cette partie du Boboye sont-ils de plus en plus poussés vers le sud, le Parc formant une limite dont le franchissement n'est pas autorisé. La migration avec installation définitive dans les pays voisins (Bénin, Togo, Burkina Faso et Nigeria) se pose comme l'ultime recours dans un environnement à dominante agricole ou interdit.

BIBLIOGRAPHIE

Amadou B., 1999 – Le pastoralisme dans le Boboye et le Zarmaganda au Niger : continuité et rupture. Les adaptations face à des contraintes multisectorielles. In : BOURGEOT A., dir. – Horizons nomades en Afrique sahélienne. Paris, Karthala, p. 327-338.

Amadou B., 2003 – Élaboration d'une pré-stratégie nationale de la gestion de la transhumance dans la zone périphérique du Parc du W. Projet Parc W-ECOPAS. Rapport d'atelier, Niamey, ECOPAS.

Amadou B., 2003 – État des lieux quantitatif et spécialisé de la transhumance dans la zone périphérique d'influence du Parc National du W. Rapport de synthèse, Niamey, ECOPAS.

Audru J. et al., 1987 – Terroirs pastoraux et agropastoraux en zone tropicale. Gestion, aménagement et intensification fourragère. Maisons-Alfort, IEMVT, Études et synthèses, 24, 418 p.

Benoit M., 1999 – Opportunisme pastoral et conservation en Afrique de l'Ouest. In : Bourgeot A., dir. – Horizons nomades en Afrique sahélienne, Sociétés, développement et démocratie. Éd. Karthala.

Blanc-Pamard C. et Boutrais J., 1994 – Dynamique des systèmes agraires. À la croisée des parcours. Pasteurs, éleveurs, cultivateurs. Paris, ORSTOM (Colloques et Séminaires).

Bonfiglioli A.M., 1990 – Pastoralisme, agro-pastoralisme et retour : itinéraires sahéliens. *Cahiers des Sciences Humaines*, 26 (1-2), p. 255-266.

Boutrais J., 1992 – L'élevage en Afrique tropicale : une activité dégradante ? In : *L'environnement en Afrique. Afrique contemporaine*, Paris, n° 161, p. 109-125.

Cormier-Salem M.C. et al., 2002 – Patrimonialiser la nature tropicale. *Dynamiques locales, enjeux internationaux*. Paris, IRD éditions.

Cormier-Salem M.C. et Roussel B., 2002 – Patrimoines et savoirs naturalistes locaux. In : MARTIN J.-Y., éd. – *Développement durable ? Doctrines, pratiques, évaluations*. Paris, éd. IRD, p. 125-142.

CTA/CIRAD-EMVT, 1985-1991 – Atlas Élevage et potentialités pastorales sahéliennes. Synthèses cartographiques : Tchad, Niger, Burkina Faso, Mali, Sénégal, Mauritanie. Wageningen, CTA ; Maisons-Alfort, CIRAD-EMVT, atlas cartographique format 66/80, cartes, schémas et graphiques en couleur.

Rouch J., 1960 – *La religion et la magie songhay*. Paris, Presses Universitaires de France, 325 p.

SAADOU M. et GARBA M., 1996 – Contribution à l'étude de la flore des jachères d'un terroir du Dallol Bosso : cas de Boye Bangou (Boboye Niger). *Annales de l'Université Abdou Moumouni de Niamey*, numéro hors série, p. 75-96.

Sournia G., dir., 1998 – *Les aires protégées d'Afrique de l'Ouest*. Paris, ACCT - Éditions Jean-Pierre de Monza, 272 p.

Thébaud B., 1988 – *Élevage et développement au Niger : quel avenir pour les éleveurs du Sahel ?* Genève, BIT.

NOTES

1. Parc refuge en 1927 (cercles de Say et de Fada protégeant ainsi une surface de 5 430 km²), il fut classé Parc National du W du Niger le 4 août 1954, intégrant le Parc du cercle du moyen Niger dans la colonie du Dahomey et couvrant ainsi une superficie de 10 300 km².

2. D'après Jean Rouch, les Zins, possesseurs de la terre ou des eaux résident préférentiellement au niveau des points remarquables : fosses très profondes, rapides et tourbillons, rochers ou arbres des rives. À cet égard, les méandres du « W » s'y prêtent bien.

3. Au cours de nos entretiens avec les éleveurs peuls, ils nous ont affirmé être plus d'une centaine de familles dans le terroir.

4. Cultures maraîchères à grande valeur ajoutée et production céréalière notamment de sorgho et de maïs.

5. Le village ne possède plus que trois moulins à grains contre six avant le déguerpissement de l'île, plus de pirogue à moteur contre trois avant et moins de dix charrues à bœuf contre trente auparavant.

RÉSUMÉS

Le village de Karey Kopto est situé à environ 180 km au sud de Niamey à la périphérie du Parc du « W ». Celui-ci fut créé en 1954 dans un souci de conservation de la biodiversité. Le Parc du « W », réserve de biosphère, dans sa délimitation inclut les îles du fleuve Niger dont celles de Karey Kopto. Cette île, avant son classement, et même plusieurs années après, servait de lieux de cultes, de pratiques thérapeutiques et d'exploitation agropastorale aux populations riveraines. L'appropriation rigoureuse de la législation en matière de conservation et de gestion a abouti à une expropriation de l'île. Nous essayons dans ce texte de faire ressortir la revendication patrimoniale des populations de cette île à travers le discours et les pratiques. Nous tentons également de montrer les conséquences de cette expropriation sur les pasteurs peuls. Ces derniers, occupant le plateau, ont à leur tour été chassés par les populations autochtones. Cette expulsion en chaîne rend compte des nouvelles mobilités des éleveurs dans cette région.

Protected area and construction of territory in patrimony: the case study of Karey Kopto island. The village of Karey Kopto is located at about 180 km south of Niamey at the periphery of the "W" Park. This Park was created in 1954 with the preoccupation of the conservation of the biodiversity. The "W" Park, reserve of biosphere in its delimitation, includes the islands of the Niger river among which the one of Karey Kopto island. The island, before its classification, and even many years after was used as a workshop place therapeutic practices, and agropastoral exploitation for the river side population. The rigorous appropriation of the legislation on management and conservation lead to the expropriation of the island. We try in this paper to bring out the patrimonial claim of the populations of the island through discourse and practices. We also try to point out the consequences of this expropriation on the shepherds, these latter occupying the plateau were in their turn fired out by the autochtons. This chain reaction eviction yields new mobilities of the shepherds in that region.

INDEX

Mots-clés : biodiversité, île de Karey Kopto, institutions villageoises, Niger, Parc National, pastoralisme, patrimonialisation, pratiques rituelles, territoire, terroir

Keywords : biodiversity, Karey Kopto island, land, National Park, pastoralism, ritual practices, soil, territory, village institutions

AUTEUR

BOUREIMA AMADOU

Maître assistant en Géographie, Université Abdou Moumouni de Niamey-Niger